



## Tristan Hordé

*Le Voyage intérieur* de Gérard Cartier  
(Flammarion, 2023)

« il n'est [...] d'autre voyage / qu'intérieur »

L'écriture du livre a été en partie suscitée par *Le Dépaysement, Voyages en France* (2011) de Jean-Christophe Bailly – un poème se présente même comme « Variations sur un thème de Bailly » (423) – et par *Le tour de la France par deux enfants* (1877), manuel de lecture d'Augustine Feuillée, publié sous le pseudonyme de G. Bruno (un poème est consacré à Giordano Bruno).

Le premier poème s'ouvre avec « le ciel se déchire / une étoile sur un pays inconnu / la France », et *Le Voyage intérieur* est une exploration de sa diversité à partir d'un long « travail sur le motif » et de documentation, ce qui est noté clairement par exemple dans « Les Basques (Bayonne) » : « modeste contribution / à l'ethnographie basque et à la méthode / documentaire ». Le voyage débute à Phalsbourg, village d'où étaient partis les deux enfants, et s'achève à Paris ; Gérard Cartier ajoute un passage par les Alpes, sa région d'origine, et par la Bretagne, absente du livre scolaire. Il a conservé la division en provinces pour désigner les ensembles : Lorraine, Franche-Comté, Bourgogne, etc., mais les contenus ne sont plus les mêmes, fondés sur une approche personnelle des paysages et de l'histoire des lieux, ce que la forme choisie, celle du poème, rend visible. Il s'agit souvent de « photographies verbales ».

À la diversité des lieux et des sujets abordés répond la variété des formes poétiques. À côté de quelques poèmes en prose, le vers libre non rimé est adopté – sauf une fois, avec 22 décasyllabes à rime masculine en [un, in, ein] – sauf une [brune, hune]. On lira surtout des poèmes d'un seul tenant ou, rompant le fil, des poèmes en strophes variées – à vers unique, de deux, trois, quatre vers, etc., et de vers mêlés.

La ponctuation traditionnelle est absente, l'auteur choisissant le blanc qui troue la plupart des poèmes (comme dans ses autres livres) pour qu'à la lecture à voix haute soit présente une mélodie. Le point a un rôle identique dans les poèmes en prose. Une versification sage qui use très peu des coupures de mots d'un vers à l'autre, comme « soubre / sauts » (189), un *as / pirateur* (269) ou « pro / LÉTAIRES UNIS / sez-vous » (370). Fort peu d'images, pas plus d'allitérations : l'une se remarque qui met en relief un mot, « vigie de la V / ictoire », d'autant plus fortement qu'est plus avant interrogée cette victoire : « Qu'ont-ils sauvé. quel passé, quelle part de nous ? » – il s'agit des combattants de la guerre de 1914-1918.

L'unité de ce vaste ensemble naît du parcours lui-même mais d'autres éléments y contribuent. À intervalles réguliers le lecteur découvre, énumérées, quelques caractéristiques d'une ville importante, sous le titre « L'invention de (Brest, Rouen, Lille, [...]). La même fonction est remplie par des poèmes titrés « Histoire naturelle ». Certains poèmes, distribués régulièrement, arrêtent la lecture : traduits ou écrits en anglais, allemand, italien, espagnol, arabe ; l'un en braille, un autre à lire devant un miroir dont le sens du premier vers explicite le jeu : « Ce visage qui me fixe dans le miroir qui me fixe », un autre encore avec les lettres en désordre (« L'œil qui amie l'ordre et cihrèt la baetué ») ou, troué, avec des mots incomplets, absents (« ...on. Descr.... Le parc est p ) »).

Enfin, les poèmes sont nourris de noms, quelques-uns de peintres, surtout d'écrivains ; on en compte des dizaines de toutes les époques, même si les Français des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles sont les plus nombreux, parfois avec une citation non attribuée : un vers d'Aragon, « En étrange pays dans mon pays lui-même » (Aragon), un de *l'Énéide* de Virgile, un de Verlaine, « j'ai souvent fait ce rêve étrange et pénétrant », ailleurs de Leconte de Lisle, etc.

On ne peut écrire qu'à propos de quelques aspects du livre dans les limites d'une brève recension. Tout ce qui est lié à la mémoire, au temps est un motif récurrent – mémoire transmise des guerres ou histoire apprise, mais aussi la mémoire de l'enfance et la présence de l'auteur. Les conflits du XX<sup>e</sup> siècle ont laissé des traces visibles : la cérémonie du 11 novembre, « les milliers de croix blanches », les longues listes de noms de ceux qui furent « déshonorés » sur les monuments aux morts et, dans certains cas, un mémorial comme à Verdun avec « l'obélisque à la croix / de la cote 304 [...] sur un village anéanti ». Les camps d'internement de la Seconde Guerre mondiale, comme celui de Gurs, n'ont pas été effacés des souvenirs collectifs, ni les ruines et les tueries ; à côté d'Oradour-sur-Glane par exemple « l'Oradour du Nord », Villeneuve-d'Asq, où des hommes pris au hasard furent fusillés à la suite d'un acte de Résistants. Gérard Cartier, originaire du Dauphiné, a été nourri de l'histoire des Résistants du Vercors, beaucoup exécutés, « comme à Beauvoir où est mon nom ». Pas oublié non plus le nom de Mireille Provence, pseudonyme de « l'espionne du Vercors », jeune femme qui a échappé à une lourde peine – son nom revient plusieurs fois dans le livre comme, pour d'autres raisons, celui d'Ysé cher à Claudel. Cette guerre est restée vivante avec l'écriture pour l'auteur (il y a consacré plusieurs livres), lecteur aussi de Claude Simon et de sa *Route des Flandres* qui part de la débâcle de 1940.

Gérard Cartier rappelle aussi des luttes sociales dont l'importance a dépassé les intérêts locaux, comme la grève de la raffinerie de Donges, en 2019, le mouvement des gilets jaunes commencé en 2018 ou, plus avant dans le temps, le refus du dépôt de bilan par les ouvriers de LIP en 1973 ou la grève de 1905, brisée, dans les métiers de la soie ; dans tous ces cas, « les mots du réel [...] / n'ont pour exister / pas besoin des poètes ». Ils sont également inutiles pour les migrants « sans nom sans visage » noyés en Méditerranée. Pourtant, se souvenir des malheurs collectifs ou de faits divers a un sens quand on pense que « tout fait poème » ; après quelques années, l'actualité la plus vive est oubliée et « tout [...] n'est plus / que littérature », y compris ce qui concerne l'auteur lui-même, très présent dans ses poèmes.

Il se souvient des « collines oubliées de l'enfance », de moments lointains et précieux, racontant à deux reprises la « pêche aux écrevisses « dans les rus / des côteaux dauphinois à la main », tout autant de sa vie de travail, d'ingénieur concepteur de ponts. Ce qui revient avec quelque mélancolie, c'est le fait que le passé n'est que retour d'ombres « attendant de revivre pour nous décevoir ». Seule peut-être l'écriture peut empêcher d'avoir sans cesse à l'esprit que toute vie est « une Pompéi » ; le désordre peut être maîtrisé et « comprendre le monde et l'ordonner / vaut toutes les mélancolies. » Regarder une « femme pensive » sur une péniche appelle le « début d'un roman », mais il en faut moins encore pour lancer l'écriture, « rien. un abri de tôle et un arbre penché, de ce rien je ferai mon poème ».

Le livre s'est écrit et Gérard Cartier imagine, décrivant tout ce qu'une imprimerie a fabriqué, « les feuilles volantes du *Voyage intérieur* », livre dans le livre, comme l'est aussi le *Roman de Mara*, cité et publié en 2024. Les manuscrits et les carnets s'accumulent pour faire que le rêve de « recréer le monde » devienne réalité, c'est dire que l'écriture ne peut cesser, sans illusion cependant sur l'importance de ce qui est publié, « seul / ne change pas mais obscène

aujourd'hui / le cœur humain      et haïssable / qui geint et jubile      intarissable monstre /  
nous condamnant aux formes extérieures / et nos vers désuets au bûcher. »

N.B. Dans la version publiée par *La revue des belles-lettres*, les paragraphes 3 (« À la diversité des lieux... ») et 4 (« La ponctuation traditionnelle... ») de cette note ont été omis pour des raisons de place.